

GRAINS DE SAGESSE

BULLETIN D'INFORMATION DE L'ASSOCIATION DES PROFESSEURS
RETRAITÉS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Université 
de Montréal

Les anciens sous leur baobab ont renoncé à faire la guerre, à participer aux grandes chasses ou à danser des nuits complètes au son des tambours. Ils se souviennent, racontent, donnent leur avis et distribuent leur sagesse par petits grains. Il nous semble que cela nous convient bien.

PRÉSENTATION DE CE NUMÉRO DES GRAINS DE SAGESSE

Le présent numéro de *Grains de sagesse* réunit les textes de trois professeurs retraités de l'Université de Montréal qui, à la retraite ou en préparation de celle-ci, ont publié des ouvrages de création ou de recherche.

Le premier texte est de François Lustman, professeur retraité du Département d'informatique et de recherche opérationnelle et ancien directeur de cette unité. Il rend compte de ses travaux de recherche sur la situation des Juifs à Paris, de la Révolution française à la Troisième République, et qui l'ont mené à la publication de son ouvrage de synthèse sur l'émancipation des Juifs à Paris, publié par l'éditeur parisien Honoré Champion dans une collection spécialisée.

Le docteur Marcel J. Reault, ancien chirurgien et professeur retraité de la Faculté de médecine, s'est inscrit, lors de sa retraite, à la maîtrise au Département d'histoire de l'Université. Il a publié son mémoire de maîtrise,

L'histoire de la médecine en Nouvelle-France et par la suite, d'autres monographies sur l'enseignement de la médecine au Québec au XIX^e siècle et sur l'histoire de médecins québécois.



Jean-Pierre Charland, professeur retraité de didactique et d'histoire de l'éducation à la Faculté des sciences de l'éducation, a débuté au début du présent siècle, parallèlement à ses travaux universitaires, une étonnante carrière dans le domaine du roman historique. Auteur prolifique et à succès, il a à son actif quelque 25 romans qui obtiennent des tirages élevés.

Nous retrouvons dans ce numéro deux comptes rendus, l'un de Jean-Pierre Proulx du dernier livre de notre regretté collègue, Mgr Jacques Grand'Maison, et le second de Jacques Boucher du livre de Guy Durand, *Israël et Palestine, Histoire ancienne et fractures actuelles*.

Marcel Lajeunesse

DE L'INFORMATIQUE À L'HISTOIRE : CARNET DE VOYAGE

Par François Lustman, professeur retraité

Je suis entré en informatique, à une époque où elle n'avait pas de nom, que personne ou presque ne savait ce que c'était, par intérêt pour l'aspect mathématique. J'abandonnais ainsi mon autre discipline de prédilection, l'histoire. À défaut d'en faire, j'en ai lu, de toutes les époques ou presque, de tous les lieux. Ma focalisation sur l'histoire juive remonte à 1973. Ma dernière année sabbatique, proche de la date de la retraite, fut l'occasion d'effectuer le transfert de discipline de recherche et je décidai d'écrire un livre d'histoire juive.

Le choix du sujet fut un exercice en opportunisme. Mon premier choix était une Histoire des Juifs de Montréal. Las! Comme souvent en recherche, un autre m'avait précédé et son ouvrage venait de paraître. D'élimination en élimination j'en arrivai à une Histoire des Juifs de Paris au dix-neuvième siècle. Une exploration ô combien superficielle du domaine me persuada que celui-ci était quasiment vierge, motivation puissante s'il en fut pour un chercheur. Bien entendu, l'avenir devait me détromper, mais heureusement il restait une petite place...

Mes connaissances de la discipline étant pratiquement nulles, je pris conseil. Quatre professeurs d'histoire

de quatre universités acceptèrent de me recevoir et de m'écouter. Aucun ne tenta de me détourner de mon projet. Tous me donnèrent de précieux conseils dont voici les principaux. Non, il n'est pas nécessaire de suivre des cours d'histoire, les professeurs vous décourageraient de votre projet. Méfiez-vous des personnels des archives, bibliothèques et autres lieux-sources: quand ils verront un amateur néophyte, ils feront preuve de mauvaise volonté. Ne vous découragez pas, insistez. Et enfin à propos de l'orientation que je devrais donner à l'ouvrage : laissez-vous guider par les données que vous trouverez.

À défaut de connaissances, j'avais des idées. Et d'abord l'influence du scientifique sur une discipline des sciences humaines et sociales. Une histoire sans nombres ou mesures, sans cartes de géographie, me paraissait d'un autre âge. J'avais aussi été très impressionné par le célèbre ouvrage de Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, en particulier par son recours à des sources non conventionnelles. De ces considérations résulta l'idée d'un livre consacré aux aspects démographiques, géographiques, professionnels, communautaires, des Juifs de Paris au dix-neuvième siècle.



La démarche de recherche s'appuya sur la méthodologie habituelle d'exploration d'un domaine inconnu : lecture d'ouvrages généraux comme indicateurs de pistes. C'est ainsi que l'ouvrage de Robert Anchel, *Napoléon et les Juifs*, me fournit la liste de tous les dossiers des Archives nationales de France concernant les Juifs de l'époque étudiée. Les lectures pointues ouvrirent pour moi des espaces vierges ou peu fréquentés, comme l'article de M. Meyer, *De l'enseignement et des écoles juives à Paris*, qui m'introduisit au domaine faiblement couvert des contenus de l'enseignement dans les écoles juives de Paris.

Quelques mots sur des sources peu usitées. *Les Calendriers-Annuaire juifs de Paris* apportèrent de nombreuses informations sur les institutions communautaires. Des recensements, des listes de mariages, permirent de réaliser des comptages, des cartes de résidence, des profils professionnels... Enfin la presse juive du temps fut une source inépuisable d'informations sur les personnes, les institutions, les événements.

Quel fut le rôle de l'informatique dans cette entreprise? D'abord les fonctions classiques : machine à écrire, secrétariat, bibliothèque. Mais aussi outil de base de données permettant de construire des listes structurées d'objets de toute nature et de les consulter, d'en extraire des sous-ensembles d'intérêt. C'est ainsi que la liste des noms anciens et modernes des rues de Paris

fut un outil précieux pour la cartographie des Juifs de Paris. L'informatique fut aussi exploitée à des fins de comptage, de statistiques. Enfin comme outil de manipulation d'images, elle permit de dresser les cartes de l'habitat juif.

Quelles sont les leçons apprises dans cette aventure? Avant tout l'importance de la mentalité et de la méthodologie du chercheur, qui transcendent les disciplines. Le rôle considérable qu'a joué l'informatique comme outil de soutien, mais aussi comme facilitateur et producteur de résultats. Ce rôle n'a fait que grandir au fil des années puisque l'informatique est devenue, via les moteurs de recherche, les accès à d'innombrables catalogues quand ce n'est pas l'accès direct à des ouvrages d'intérêt, l'auxiliaire indispensable du chercheur moderne. Enfin, et c'est la seule dénégation des conseils donnés par les professeurs consultés au début de ce voyage, le soutien zélé, total, des personnes de tous ordres œuvrant dans les lieux de documentation. Du professeur, du directeur de bibliothèque au commis de dépôt d'archives, toutes et tous furent admirables dans leur soutien au néophyte que j'étais.

L'ouvrage fut publié en 2006 après dix ans de labeur à temps partiel sous le titre *De l'émancipation à l'antisémitisme : Histoire de la communauté juive de Paris 1789-1880*, aux Éditions Honoré Champion, à Paris.

François Lustman

LE CHOIX D'UNE SECONDE CARRIÈRE AU MOMENT DE PRENDRE MA RETRAITE

Depuis 1991, la situation de l'Hôtel-Dieu de Montréal comme hôpital d'enseignement était menacée. Pour des raisons politiques et administratives, le ministre de la Santé était convaincu qu'il y avait trop de lits de soins de courte durée au centre de Montréal et voulait relocaliser l'Hôtel-Dieu à Rivière-des-Prairies. Cette décision du déménagement fut contestée avec vigueur, tant par les médecins de l'hôpital que par la population montréalaise. À la même époque, la Faculté de médecine de l'Université de Montréal jugeait que, suite à une diminution du nombre d'étudiants en médecine, trois centres de formation en médecine adulte étaient suffisants pour ses besoins d'enseignement et décidait que l'Hôtel-Dieu n'était plus nécessaire comme hôpital d'enseignement. Quelques années plus tard, utilisant la loi 120 qui donnait au ministre de la Santé le pouvoir de désigner les centres d'enseignement, le ministre en poste décida que l'Hôtel-Dieu devait faire partie des trois hôpitaux qui formeraient le Centre Hospitalier de l'Université de Montréal. J'ignorais le rôle futur de l'Hôtel-Dieu dans cette création. Ma position comme médecin enseignant devenait inquiétante. Je

pris ma retraite au printemps 1996, après une carrière de plus de trente ans comme chirurgien général et professeur titulaire au département de chirurgie à l'Université de Montréal.

À 65 ans, en bonne santé physique et mentale, du moins selon ma perception, je ne pouvais me résigner à vivre une retraite paresseuse et paisible consistant à profiter de la « farniente ». Je jugeai qu'il était préférable pour moi de choisir une seconde carrière qui pourrait me donner une satisfaction intellectuelle.



Pourquoi ai-je choisi une nouvelle carrière en histoire? Toute ma vie, j'ai baigné dans des milieux où l'histoire était une réalité constante. D'abord, pendant mes études classiques au Collège de l'Assomption, fondé en 1832, l'histoire faisait partie de l'institution. Par la suite, ce fut à l'Hôtel-Dieu de Montréal que je reçus ma formation comme chirurgien et où je pratiquai ma profession. Depuis sa fondation en 1642, l'hôpital fait partie de l'histoire du Québec et, depuis 1850, participait à la formation de futurs médecins et chirurgiens. Il était donc naturel que je choisisse cette discipline comme seconde profession.

En 1996, je m'inscrivis au programme de maîtrise du département d'histoire de l'Université de Montréal. J'eus le bonheur d'avoir comme directeur de recherche le professeur Othmar Keel, historien reconnu internationalement pour son expertise en histoire de la médecine. Mon champ d'intérêt devint l'histoire de la médecine. Le titre de mon mémoire fut : « *Le rôle des chirurgiens-barbiers et des chirurgiens militaires sur la santé des Montréalais de 1642 à 1760* ». En 2001, après cinq années d'études, j'obtins ma maîtrise en histoire.

Afin de réaliser mon mémoire, je dressai un répertoire comprenant 137 personnes qui avaient utilisé le titre de médecin ou de chirurgien sous le régime français dans le district de Montréal. Pour réussir ce travail, j'utilisai les dictionnaires généalogiques de Mgr Tanguay et les publications du Programme de recherche en démographie historique (PRDH) de l'Université de Montréal. Me servant des actes notariés, des archives judiciaires et des décisions du Conseil souverain de l'époque, je dressai un portrait inédit de ces hommes. Il en résulta un aspect intéressant de la médecine en Nouvelle-France.

Grâce au matériel accumulé par la rédaction de mon mémoire, je rédigeai un manuscrit intitulé : « *La médecine en Nouvelle-France. Les chirurgiens de Montréal 1642-1760* ». Ce travail fut édité en 2004 sous la direction de Denis Vaugeois aux éditions du Septentrion.

Encouragé par cette première publication, je continuai l'investigation de l'histoire de l'enseignement de la médecine au Bas-Canada, soit de 1760 à 1840, année du vote de l'Acte d'Union du Bas et du Haut Canada par le Parlement britannique. Cette période comprenait la fondation de la première faculté de médecine au Canada, soit celle de McGill, en 1829. Elle comprenait aussi les troubles de 1837 et 1838. Accompagné par M. Georges Aubin, historien spécialiste de cette période de l'histoire, nous retrouvâmes près de 100 médecins, tant francophones qu'anglophones, qui jouèrent un rôle capital lors de ces rébellions. Il en résulta, en 2006, un second volume : « *Médecins et Patriotes 1837-1838* »

Je poursuivis l'étude de l'histoire de la médecine québécoise. En 1852, la fondation de l'Université Laval à Québec fut une source de conflit entre le clergé et les villes de Québec et de Montréal. Je consultai les archives de l'Hôtel-Dieu de Montréal, de l'Archevêché de Montréal et des Sulpiciens, tous acteurs de cette querelle universitaire qui dura pendant plus de 70 ans et retarda d'autant la création de l'Université de Montréal. Le résultat de cette recherche fut à l'origine de mon troisième volume : « *La rivalité universitaire Québec-Montréal 1852-1920* » publié en 2011.

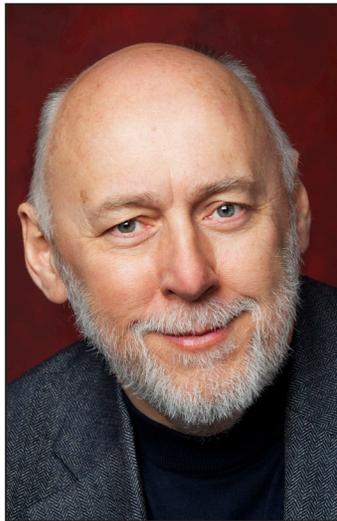
C'est ainsi que ma seconde carrière me transforma en historien.

Marcel J. Rheault, MD, MA (Histoire)

L'HISTOIRE ET LA ROMANCE, OU VICE-VERSA

Pour un historien à la retraite, écrire des romans historiques n'est pas sans risque. Bon, je concède que c'est moins dangereux que le saut en parachute, mais tout de même... Quelqu'un peut « découvrir » que dans un roman, l'auteur prend plus de libertés que dans un article publié dans les *Annales*. Ah! Les joies de signer un texte dans *Le Devoir* pour condamner les errements d'un auteur à succès. Oui, j'évoque quelqu'un en particulier!

Ces libertés sont souvent nécessaires. La pratique de l'histoire rappelle un jeu d'enfant : le dessin avec des points numérotés. Vous vous souvenez, tracer la ligne des points 1 à 2, puis 2 à 3... Les documents anciens constituent une multitude de points (malheureusement sans numéros), les relier entre eux permet de construire une représentation du passé toujours imparfaite, à cause de la rareté des vestiges. Imaginez une étude des rapports de genre dans l'Égypte du Moyen Empire. Ce serait mince. Le romancier s'y aventurerait peut-être. Les papyrus, la statuaire, les peintures et les inscriptions fournissent des bribes d'information, l'imagination fait le reste.



J'écris des romans se déroulant à l'époque contemporaine, au Québec surtout, mais parfois aux États-Unis ou en Europe. La documentation est abondante, assez pour aborder les rapports de genre de façon plus plausible. Par exemple, un livre m'a été utile : *From Front Porch to Back Seat: Courtship in Twentieth-Century America*.

On s'attend à ce qu'un historien situe son roman dans un cadre historique rigoureux. Tout le monde se souvient du soldat romain portant une montre au poignet dans le film *Ben Hur*. Voilà pourtant une erreur facile à éviter. Les impairs quant aux relations humaines passent plus souvent inaperçus. Par exemple, dans *Les pays d'en haut* je trouve à Délima une sexualité un peu trop libérée, et ses grossesses plutôt rares. Il y avait une abondance insoupçonnée de condoms dans les Laurentides ? L'émission constitue certainement un bon divertissement, mais le coin de Sainte-Adèle ne ressemblait pas tant que ça à Deadwood, South Dakota (représenté dans la série du même nom).

L'objectif d'un roman n'est pas d'instruire, mais de distraire. J'avais deux pages pour faire aimer un personnage comme Félicité. Sinon, mon éditeur d'abord, ma lectrice ensuite, passaient à un autre livre. La véritable Félicité de 1884 ne semblerait pas si aimable au lecteur d'aujourd'hui. Pas que je doive en faire une Délima à tout prix, mais sa sensibilité doit toucher la nôtre. Mes personnages sont souvent en butte avec les mœurs de leur époque, afin que leur regard sur leur réalité s'apparente un peu au nôtre. L'autre difficulté est l'enchaînement des événements pour permettre une tension dramatique.

Dans un roman où tous les protagonistes, à une seule exception près, ont existé et où toutes les péripéties relatées sont survenues (*La rose et l'Irlande*), je me suis tout de même permis de réduire le temps séparant certains événements pour maintenir un rythme soutenu. Voilà une liberté que le lectorat féru de l'histoire de la Fenian Brotherhood me pardonne sans doute. Plus délicat, David, le personnage inventé, épouse Edith, un personnage réel. L'esprit du véritable époux ne s'est pas encore manifesté dans mes rêves, ni dans *Le Devoir*.

D'autres fois, c'est infiniment plus délicat. Je travaille actuellement à un roman sur Eva Braun. Je dois la rendre attachante, ou abandonner ce projet. Et afin de mener encore des jours paisibles, faire en sorte que mon attachement pour le personnage ne représente pas une caution, si infime soit-elle, du régime nazi. Ça, c'est beaucoup plus périlleux que le saut en parachute!

Puis comment reconstituer son existence en l'absence quasi totale d'écrits de sa main? Elle a laissé vingt-et-un albums photos, conservés dans les archives américaines, et des films d'amateur. Voilà un matériau intéressant. Il y a des témoins de son existence qui se sont exprimés : des parents, des amis, des complices de son célèbre époux. Au-delà des caprices de la mémoire, ces récits souffrent des biais attribuables au contexte de leur production. Les interrogatoires de l'armée américaine, les témoignages lors des procès de « dénazification » ne sont pas libres de toute contrainte. Il y a aussi les

souvenirs que l'on monnaie. Dans l'Allemagne dévastée et appauvrie de l'après-guerre, un journaliste américain d'origine turque, Nerin Gun, a interviewé ses proches. Dans les lettres échangées entre eux par ces témoins, ceux-ci le surnomment « monsieur dollar ». Enfin, il y a les mémoires, où un auteur se refait une virginité de circonstance (Albert Speer), règle des comptes (Christa Schroeder) ou tout simplement cherche à se constituer un pécule pour la retraite.

Donner un sens à tout cela, c'est marcher sur un fil de fer. Il en résulte une connaissance du personnage impressionniste, par touches juxtaposées. C'est un peu comme tracer des lignes entre des points sans numéro et aboutir à un Sisley. De quoi couler des jours de retraite pas si paisibles, mais très intéressants.

Jean-Pierre Charland
Professeur d'histoire retraité et romancier

LES COLLÈGUES PUBLIENT

Jacques Grand'Maison (2015). *Ces valeurs dont on parle si peu. Essai sur l'état des mœurs au Québec.* Montréal : Carte blanche. 130 pages.

Jacques Grand'Maison nous offre en 19 tableaux une réflexion diversifiée sur autant de thèmes : le sens de la limite, le jugement, l'autorité, l'éducation, la durée, etc. Il y présente au total une lecture plutôt pessimiste sur l'état de nos mœurs. Ce pessimisme est plus explicite dans l'intitulé de deux thèmes en particulier : le vide spirituel et la démesure. L'auteur, décédé le 6 novembre dernier, se savait proche de la fin de sa vie quand il a écrit son dernier livre.

La réflexion de Jacques Grand'Maison prend largement racine dans ses expériences personnelles. Mais celles-ci ont été nourries par ses engagements pastoraux et les recherches sociales qu'il a menées tout au long de sa vie, en particulier dans son milieu proche. Elles surgissent à toutes les pages de son livre.

Mais il est impossible de résumer les propos multiformes de l'auteur. Pour illustrer ce dialogue entre le réalisme et l'espoir qui caractérise sa pensée, je citerai néanmoins ces quelques lignes tirées de sa conclusion :

Mon étude de l'état actuel de nos mœurs contribue à un certain vertige qui m'habite à la fin de ma vie. Il s'agit du peu de souci des enjeux de moyen et de longs termes qui sont les plus cruciaux. Je les ai nommés dans cet ouvrage, tout en les évaluant au travers de nos façons de vivre, de penser et d'agir et leurs pratiques quotidiennes. [...]

Et cette évaluation, je le répète, est au total, plutôt sévère. Il ajoute pourtant :

Mais étonnamment, je vis de forts sursauts d'entêtement à garder le cap de l'espoir, et travailler encore à pied d'œuvre à 83 ans. Avec cette dynamique spirituelle de ne pas cesser de croire en l'être humain, et de poursuivre la plus importante page de l'histoire qui est celle de chercher sans cesse à humaniser davantage toutes les dimensions de la vie individuelle et collective. C'est là l'humus régénérateur de nos mœurs de base.

Et il termine par une profession de foi chrétienne : « Et je fais le pari de ma foi en Dieu et de sa promesse de ne jamais abandonner l'humanité en sa terre bien aimée ». Le croyant que je suis renchérit!

J'ai, par ailleurs, particulièrement retenu de cet ouvrage un court chapitre intitulé : Un testament spirituel. Je l'ai retenu en raison de sa haute pertinence. Vient un moment dans la vie où chacun rédige son testament en vue de disposer de son patrimoine matériel après sa mort. Pourtant, chacun a aussi accumulé un patrimoine spirituel. On y trouve les valeurs qui ont donné sens à notre vie, les convictions qui nous ont mus dans l'action, la foi que nous avons placée dans nos proches, les espérances qui nous ont fait nous dépasser, les amours que nous avons reçus et que nous avons transmis. Avec ou sans Dieu.

Mais ce patrimoine spirituel, qui pense à le communiquer à ses héritiers? Et comme on écrit un testament pour transmettre ses biens matériels, Jacques Grand'Maison invite ses lecteurs à en écrire un autre pour léguer cette fois leurs biens spirituels.

Je lui sais gré d'avoir éveillé la conscience de ses lecteurs à cet égard. Ce chapitre est le meilleur de tous.

Jean-Pierre Proulx
ancien étudiant de l'auteur

Guy Durand, *Israël et Palestine, Histoire ancienne et fractures actuelles*, Éditions des Oliviers, 2016, 269 pages.

Je remercie notre collègue Guy Durand, théologien et éthicien, d'avoir écrit ce livre dont il nous dit que c'est un livre « qu'il aurait aimé lire ». Il veut nous aider à comprendre pourquoi cette guerre atroce dure depuis près d'un siècle sans que le moindre espoir de paix n'apparaisse de façon perceptible, du moins pour un observateur éloigné.

Et pourtant, je me rappelle très bien comment la planète, l'Occident, la chrétienté, le Québec, avaient accueilli ce retour des Juifs en Israël après deux mille ans d'errance et d'antisémitisme. Nous avons chanté et dansé avec Israël, rêvé de la redécouverte de ce coin de planète qui était au centre de notre identité, de nos valeurs, sans nous rendre compte, sans me rendre compte que derrière cette reprise de possession, il y avait un pays inconnu, un peuple, des femmes, des enfants qui n'avaient plus le droit de dire « Chez-moi », « Chez-nous », et qui eux aussi, prenaient le chemin de l'errance, sur un fond de tristesse, d'humiliation et de violence.

La lecture de ce bouquin m'a aidé à comprendre. J'invite à en faire autant ceux et celles qui souffrent de cette horreur qui ne fait que s'amplifier, derrière la douleur, les armes, le refus et la honte. Il ne faut pas renoncer à comprendre et à chercher la fenêtre, la brèche, la déchirure dans ce mur incompréhensible. Peut-être?

Notre collègue a fait un travail gigantesque pour nous permettre d'aller plus loin que les histoires de notre enfance biblique, plus loin que les histoires « déformées? » par la propagande. COMPRENDRE ce que sont devenus les Juifs qui, il y a deux mille

ans, ont été chassés de ce coin de pays qu'ils ont occupé; j'allais dire qu'ils ont si peu occupé...?... et dont le retour est sans aucun doute un des phénomènes les plus importants de l'histoire du XX^e siècle..... et pour nous permettre de comprendre d'où viennent et où s'en vont les Palestiniens que nous voyons dépassés, condamnés à la honte et à la violence.

« Depuis plus de quatre mille ans », ces deux peuples cohabitent sur ce coin de Méditerranée qui est le berceau de ce que nous sommes devenus, qui est le cœur de notre civilisation, de notre culture, de nos religions. Pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui, pour « tenter de deviner » ce qui va se passer, en tenant compte aussi de la Renaissance de l'Islam qui a connu ses heures de gloire militaire, politique, culturelle, l'Islam qui redevient un acteur crucial qui refuse de se limiter à cette « peau de chagrin » (j'avais oublié le sens littéral de cette expression!!!) .

« Il faut se rappeler que pendant des siècles les Musulmans ont été les maîtres du monde et que l'Islam a été à l'avant-garde du progrès et de la civilisation » p.63

Le livre de Guy Durand se divise en trois grandes parties. La première raconte l'histoire de Canaan et du peuple juif (de -1800 à +135 après J.-C.) ainsi que la terre de Palestine et la diaspora juive (de 135 à 1927). La deuxième partie nous décrit la création de l'ÉTAT d'Israël et l'épopée de la Palestine à la recherche de reconnaissance. La troisième partie se concentre sur l'analyse de la situation actuelle et de son analyse.

Jacques Boucher

INFORMATION

Courrier électronique : aprum@assoc.umontreal.ca; téléphone : (514) 343-7635

Rédaction : Marcel Lajeunesse

Président de l'APRUM : Yves Lépine

Site Web de l'APRUM : <http://www.APRUM.UMontreal.CA>

Courrier : APRUM, Université de Montréal, C.P. 6128, succ. Centre-ville, Montréal, H3C 3J7

Infographie : Jean-Luc Verville

Note : les textes n'engagent que la responsabilité des auteurs

Dépôt légal à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec - Mars 2017